

LA FRANCE EN DIAGONALE

Par Daniel ARNAUDET du Club Cyclotouristes Cadurciens

La diagonale, en mathématique, est une droite qui joint deux sommets non consécutifs d'un polygone. En terme cycliste, c'est une randonnée qui consiste à relier, à bicyclette, deux sommets non consécutifs de l'hexagone français, en des délais inférieurs, ou au plus égaux, à ceux fixés par la fédération française de cyclotourisme.

Chaque parcours constitue une randonnée indépendante pouvant être effectuée dans un sens comme dans l'autre.

Les Diagonales de France doivent être réalisées dans le plus strict esprit randonneur, c'est-à-dire pourvoir soi-même à tout ce que demande l'accomplissement de sa randonnée. Les voitures suiveuses sont rigoureusement interdites.

Le choix de l'itinéraire est entièrement laissé au gré du cycliste qui l'établit en fonction de ses goûts et de ses possibilités.

Les Diagonales de France sont au nombre de neuf, les délais en sont :

Parcours	Distance	Délai
BREST - MENTON	1400 km	116 h
DUNKERQUE - PERPIGNAN	1170 km	99 h
STRASBOURG - HENDAYE	1170 km	99 h
DUNKERQUE - MENTON	1170 km	99 h
BREST - PERPIGNAN	1060 km	89 h
BREST - STRASBOURG	1050 km	88 h
DUNKERQUE - HENDAYE	1050 km	88 h
HENDAYE - MENTON	920 km	77 h
STRASBOURG - PERPIGNAN	920 km	77 h

La réalisation d'une telle tentative me court l'esprit depuis quelques temps. Le projet finit par mûrir et en route pour l'aventure qui me conduira de Brest à Perpignan via Redon (35), Niort (79), Angoulême (16), Périgueux (24), Cahors (46), Graulhet (81), Castelnaudary (11) et Quillan (11).



La veille du départ au cours de ma flânerie dans les rues du centre ville de Brest, je passe devant le commissariat de police. J'y rencontre trois cyclos dont une femme qui, à première vue, semblent bien décidés à accomplir une diagonale "BREST-MENTON" comme l'indique leur plaque de cadre. Ce ne sont pas des débutants comme moi, l'un tente sa quatrième et les deux autres leur troisième. Nous parlons un peu et je leur souhaite bonne route.

En fin d'après-midi, j'effectue quelques tours de roue pour me mettre en jambes mais également pour repérer les premiers kilomètres.



Le lundi 30 juin 1997 je me présente, 10 mn avant que ne sonne 04h00, au commissariat de police de Brest. Une agitation inhabituelle y règne, des hommes courent et deux véhicules partent en trombe. J'ai compris qu'ils partaient sur une intervention. Malgré cela le

personnel de permanence appose sur mon carnet de route la fameuse « Marianne ». Nanti de ce précieux visa je rejoins ma monture que j'enfourche allègrement.

Le temps est frais mais il ne pleut pas et j'éprouve de suite de bonnes sensations. Mes jambes tournent bien. La sortie de Brest par la rue Jean Jaurès, et la rue de Paris, s'effectue sans encombre. Cependant, avant d'atteindre Guipavas, je croise sur mon chemin une femme qui distribue de la publicité dans les boîtes à lettres. Elle traverse la rue sans regarder dans ma direction. J'actionne mon avertisseur, elle sursaute et fait un pas en arrière. Ouf ! J'ai bien failli l'accrocher, et mon rêve s'envoler.

Je fonce dans la nuit mais bientôt, peu après Sizun, les premières gouttes de pluie apparaissent. Je dépasse un camion-poubelle qui s'est arrêté sur le bord de la route. Les deux hommes de l'équipage arrière endossent également leur vêtement de pluie. D'un signe de la main je les salue et je poursuis ma route. J'atteins le Roc Trévezel (384m) et premier sommet de la Bretagne, peu après le lever du jour. La vue sur les Monts d'Arrée est bouchée et c'est dans la brume que je file vers Huelgoat où une longue descente me conduit vers ce site aux portes de la forêt de St-Ambroise. C'est là que j'expédie ma première carte postale.

Le chemin est encore long et pour le moment je respecte mon tableau de marche. Malgré les renseignements que j'y ai consignés, ma première erreur de parcours survient lors de la traversée de la ville de Rostrenen. Je m'arrête dans un village et cherche quelqu'un à qui m'adresser. Sur la grande place j'aperçois une personne vers laquelle je me dirige. Je déchanté rapidement, elle ne peut m'orienter comme je le souhaite. C'est alors qu'une autre arrive d'un pas pressé mais me parle de Concarneau quand je lui cite Brest. En vérité, j'ai du rencontrer les deux « poivrots » du village et cela ne se commente pas, cela se voit. Finalement je tire de ma sacoche une photocopie de la carte régionale et avec l'aide d'une dame âgée je suis remis dans le droit chemin.

Je fais halte à Josselin où je déjeune au pied du château des Rohan. Malheureusement je ne peux visiter cette magnifique forteresse. Je repars peu après ; mes jambes vont bien.

Le profil jusque là n'est pas trop accidenté, et les bosses sont gravies sans trop de peine. D'ailleurs il me revient qu'en haut de l'une d'elle, un petit panneau indiquait le lieu-dit « La Secouette ». Je me suis « secoué » pour achever l'étape du jour, notamment entre Redon et Blain, après un léger fléchissement.

Lors de l'arrêt dans un bar dans cette localité pour un contrôle, je m'introduis dans l'établissement casqué et « luneté ». Le chien de la patronne qui n'en revient pas de voir débarquer un extra-terrestre, aboie à n'en plus finir. Pour l'appivoiser, je me dépouille de quelques-uns de mes accessoires. Cela va tout de suite mieux. Je ressemble beaucoup plus à un être humain. Je me désaltère, je discute, je caresse le bon toutou et je repars mais ... sans payer. Ce n'est que deux kilomètres plus loin que je m'en aperçois. Je fais demi tour et le fils de la patronne qui m'avait servi et à qui je viens de faire part de mon oubli, me dit : « vous êtes revenu pour cela ! ». Je trouve cela " sympa ".

Certes j'ai augmenté mon capital kilométrage mais je continue l'esprit tranquille. Je finis ma première journée à Ancenis (44) après avoir parcouru 332 km. Il est 19h40.

J'ai traversé la Bretagne, réputée soi-disant par son mauvais temps, sans avoir trop souffert ni de la pluie, ni du relief.

Le mardi 1^o juillet 1997 à 04h10 après une nuit de récupération assez courte, je reprends ma route. Les nouvelles pessimistes de la météo de la veille se confirment : il pleut. Pendant deux heures et avec un vent tournant je roule jusqu'à Cholet. Ces mauvaises intempéries retardent ma progression et m'ouvrent l'appétit. Je ne trouve pas sur ma route de lieu où manger quelque chose de consistant. Les deux établissements dont je pousse la porte ne sont pas encore livrés en pain frais. C'est de ma sacoche que je tire un peu de nourriture pour apaiser ma faim. Je ne sais si cet imprévu me perturbe mais je n'arrive pas à trouver correctement ma route. Les nouvelles infrastructures routières vous donnent quelquefois le tournis. Malgré un détour de quelques 5 km je me remets sur mon axe de marche. Je parcours les 100 premiers kilomètres en 5h00.

Le soleil se montre un peu mais de gros nuages noirs lâchent parfois des trombes d'eau et je ne cesse, une bonne partie de cette journée à me couvrir et à me découvrir. Les collines vendéennes sont belles et malgré leurs sommets arrondis elles n'améliorent pas ma moyenne. A l'approche de Niort le relief est plus doux, les champs de blé sont en bonne partie couchés sous l'effet de l'eau.

Je déjeune face au donjon et j'enchaîne pour me rendre à Angoulême. Je traverse encore ce pays de céréales sans trop de difficultés pour mon organisme. Je suis même surpris que cela aille si bien. C'est le soleil qui m'accueille dans la cité angoumoise avec près de 02h00 de retard sur mon horaire. Aussi, par précaution, je prends contact avec l'hôtel de ma deuxième étape à Périgueux.

C'est une partie de toboggan que je joue entre ces deux localités. Je l'entrecoupe par un arrêt dans un « routier » où des gens charmants m'accueillent et m'encouragent sur ma tentative.

La région est maintenant beaucoup plus boisée et il fait plus frais. J'atteins Périgueux à 23h00, en même temps que la pluie et ce n'est pas rassurant pour le lendemain.

J'ai finalement parcouru 342 km mais mes cuisses sont devenues douloureuses. Est-ce la succession de montées et de descentes, la fatigue, le peu de sommeil ? Ah! Le sommeil, primordial pour récupérer. Je me couche au plus tôt car j'ai prévu d'avancer un peu mon départ du lendemain qui s'annonce assez difficile.

Le mercredi 2 juillet 1997 à 04h45 c'est la pluie qui me saisit à froid devant l'hôtel. Le gardien me souhaite quand même bonne route et bon courage. Que d'eau ! Que d'eau ! Le poncho me couvre bien le haut mais très vite la partie basse de mon corps, jusqu'au niveau des genoux, est bien trempée. Je pédale machinalement, comme un robot. J'ai du mal à me réveiller. Jusqu'à mon premier contrôle je ne cesse de bâiller. Le moral est au plus bas et l'idée d'abandonner me traverse l'esprit. J'arrive à Villefranche-du-Périgord dans un piteux état, mes cuisses me font mal et je suis fatigué.

Je me restaure dans une épicerie quand je vois arriver trois cyclos de mon club cadurcien : Jean-Claude, Jeannot et François. A ma mine ils comprennent vite. Ils m'encouragent et me poussent à poursuivre. Nous discutons un peu et le réconfort qu'ils m'apportent réveille à nouveau mon corps endolori et endormi. Jusqu'à Cahors la route est accidentée mais tout se passe bien, il ne pleut plus et le vent nous pousse. Je pense que leur compagnie m'a redonné des forces physiques et morales. Je les en remercie.

A Cahors, mon lieu de résidence, je me restaure, je me change et j'allège un peu mes bagages. Je repars vite car je dois atteindre mon objectif. C'est encore sous la pluie que j'attaque la deuxième partie de la journée non sans des difficultés, que ce soit vers Castelnau-Montmirail, Gaillac, Graulhet, Saint-Paul-Cap-de-Joux ou Puylaurens. Les coteaux du Tarn ressemblent un peu aux collines vendéennes de la veille. Avec les kilomètres en plus, les pentes semblent plus rudes. Je me ploie sur le vélo pour me hisser jusqu'en ces lieux.

C'est avec un retard de 02h00 et après avoir roulé 286 km, que j'arrive à Revel, terme de ma troisième journée. Pour savourer pleinement cette étape, je me paie le luxe de monter au lac de Saint-Ferréol où j'ai prévu gîte et couvert. Une route longue de 3 km et pentue de 6% m'y conduit. Enfin un peu de repos. Même si le vent m'a encore poussé, je suis encore fatigué.

Le jeudi 3 juillet 1997 je fixe mon départ à 04h15 pour tenir les délais. Il ne pleut pas, le vent est favorable. J'apprécie la route descendante que j'avais montée la veille et le long faux plat jusqu'à Castelnaudary.

Pour atteindre Limoux j'enchaîne une succession de vallonnements et je les aborde avec précaution. Je ménage mes forces car il est fort possible que l'arrivée sur Perpignan soit plus dure que prévue à cause du vent contraire.

Je remonte la vallée de l'Aude et à Couiza, au cours d'un arrêt contrôle et pendant que je me restaure, un passant, passionné de vélo certainement, me parle d'un de ses exploits cyclistes d'antan dans les Pyrénées voisines. Quand il me dit qu'au terme de l'une de ses journées il ne pouvait plus monter ou descendre les escaliers de sa chambre tellement il avait eu mal aux jambes, j'ai ressenti le même effet avec les miennes. Cela ne m'a point découragé car si près du but la douleur semble s'atténuer. D'autant plus qu'il me dit qu'après le col de Campérié cela descend jusqu'à Perpignan et que souffle le Cers, c'est-à-dire de la terre vers la mer. Puis il ajoute : « s'il ne tourne pas ! ».

Après avoir passé Quillan et le défilé de Pierre Lys avec son « trou du curé », je franchis ce fameux col (534m), tranquillement, comme pour garder encore des forces.

Ensuite vient la descente assez euphorisante je dois dire, car j'ai le sentiment que ma tentative va réussir. Le vent aidant j'enroule mon braquet avec facilité.

C'est avec plaisir que je rencontre Léo un autre camarade de club, en vacances dans la région et qui, renseigné sur mon passage, est venu m'encourager. Malheureusement il est en

voiture et il ne peut m'accompagner comme il l'aurait souhaité mais nous nous donnons rendez-vous à la gare de Perpignan pour fêter l'événement.

Je m'arrête à Estagel pour envoyer la carte postale d'arrivée, et j'achève mon périple à bonne allure. Après avoir franchi la rivière le Têt je me dirige au commissariat de police pour le contrôle final où j'arrive à 12h35 et après 165 km de chevauchée.



Soudain tout s'arrête. Il me semble que je peux encore continuer. Un sentiment de grande satisfaction m'envahit. Un projet qui a mûri voilà plusieurs mois, que j'ai mis sur pied et préparé minutieusement arrive à son terme.

Il est vrai que je partais un peu dans l'inconnu puisque je n'avais pas parcouru d'aussi longues distances en autonomie complète, si ce n'est quelques participations à des Bordeaux-Paris.

Cette tentative de diagonale me satisfait d'autant plus qu'elle s'est déroulée un peu comme je le souhaitais : pas de chaleur et du vent favorable. Et même si j'ai été optimiste sur ma moyenne horaire, j'ai respecté le délai fixé. J'ai finalement parcouru les 1125 km de la diagonale en 80h35, malgré les rafales de pluie, et parfois du vent contraire.

Cette aventure n'est pas surhumaine mais elle demande toutefois une bonne préparation physique et un bon moral. La solitude n'est pas un handicap ; il s'agit de gérer au mieux son temps et ses efforts.